

Action extérieure des Etats-Unis d'Amérique

Travail Final – Janvier 2020

En quoi la politique étrangère américaine vis-à-vis de l'Afghanistan depuis la première guerre du Golfe a abouti à son engagement militaire en 2001 ?

L'Histoire retient des événements qui selon où l'on se place dans le monde n'auront pas la même perception ni la même portée.

Ainsi, par exemple, l'année 79 fut ce que certains qualifieront d'année charnière¹ pour les décennies suivantes. En février, l'ayatollah Khomeiny rentrait en Iran et s'en suivait une révolution et une prise d'otage de 444 jours au sein de l'Ambassade américaine. Ensuite, le 20 novembre, La Mecque fut investie par un groupe djihadiste radical. Ce site religieux fut libéré au bout de deux semaines par une opération du GIGN français à la demande du gouvernement saoudien. Pour beaucoup de fidèles musulmans, et l'un d'entre eux particulièrement du nom d'Oussama Ben Laden, il s'agissait d'un sacrilège proféré par les « infidèles » souillant la terre sacrée du prophète. Enfin, le 26 décembre, l'armée rouge envahissait l'Afghanistan pour ne la quitter que dix ans plus tard. Du point de vue de Washington, ce dernier événement devait être contraint afin d'effacer les humiliations en Iran².

Le 13 février 1989, eut lieu le départ des derniers soldats soviétiques de Kaboul, suivi en novembre de la même année de la chute du mur de Berlin pour aboutir à l'implosion de l'URSS en décembre 1991. Ces événements ont profondément bouleversé les relations internationales de la fin du XXe siècle. À la stupéfaction de tous et principalement des Etats-Unis d'Amérique, l'échiquier géopolitique s'en trouva fort désorganisé, et ce, en un temps très court, pour une durée indéterminée. Qui devenait l'ennemi, d'où le danger pouvait-il venir, quelle stratégie les Etats-Unis devaient-ils suivre ? Tant de questions qui ouvraient sur une nouvelle ère.

Dix ans après ce changement majeur, une nouvelle déflagration allait avoir lieu aux Etats-Unis, en septembre 2001. Ce pays-continent protégé par deux océans allait connaître une attaque terroriste sans précédent, provoquant le chaos Outre-Atlantique et déclenchant un émoi tout aussi violent que l'attaque de Pearl Harbor de 1941³.

Que s'est-il donc passé dans ce laps de temps pour que d'un monde bipolaire, nous passions à un monde unipolaire puis à un monde fracassé par le terrorisme, ouvrant ainsi une nouvelle période d'incertitude ?

C'est ce que nous essaierons d'analyser à travers la politique étrangère américaine vis-à-vis de l'Afghanistan et ce à compter de la première guerre du Golfe jusqu'à son engagement militaire de 2001. En effet, que s'est-il passé entre les États-Unis et l'Afghanistan pour en arriver, en quelques années à une action militaire de grande envergure ? Quelles sont les explications d'un point de vue de politique étrangère qui ont pu conduire à une nouvelle intervention américaine en Asie Centrale ?

¹ Kepel, G. 2018. *Sortir du chaos, les crises en Méditerranée et au Moyen-Orient*. Esprit du Monde, Gallimard

² Ibidem

³ Repéré in David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*, p 805 ; G.W. Bush, *Instants décisifs*, Paris, Plon, 2010,

L'objectif de cette recherche est donc de tenter d'expliquer de façon épistémologique les raisons de l'action de l'armée américaine en Afghanistan, et ce, en s'appuyant pour partie sur des outils théoriques de relations internationales, de géopolitique et de politique étrangère en tant que ligne directrice entre mise en œuvre et diplomatie.

Pour se faire, nous poserons l'hypothèse que la détérioration des relations entre les États-Unis et l'Afghanistan a une origine culturelle liée à l'histoire, l'idéologie et la place de la religion en Amérique. Comment une mauvaise connaissance et appréciation des acteurs en présence peut conduire à un conflit ? Ce postulat posé, nous essaierons d'expliquer en quoi des facteurs culturels (histoire, religion, idéologie) et d'analyses géopolitiques (I), l'histoire de la fin de la première guerre du Golfe à 2001 (II), puis des enjeux stratégiques et régionaux et de prises et des décisions dans la politique étrangère (III) ont abouti à l'intervention américaine en Afghanistan à la fin de l'année 2001.

I- Comment des facteurs historiques, idéologiques et religieux ainsi que les analyses géopolitiques de grands penseurs ont-ils pu influencer la politique étrangère en Afghanistan ?

Pour comprendre la politique étrangère des États-Unis, il est nécessaire de se rappeler que c'est un pays jeune avec une histoire à la fois courte et récente à l'échelle de l'humanité. Aussi, est-il primordial de revenir sur les fondamentaux historiques et les motivations des Père Fondateurs.

A – Les facteurs historiques, religieux et idéologiques américains.

Lorsque les premiers colons débarquèrent sur la côte Est des États-Unis au XVII^e siècle, c'était pour l'essentiel, fuir l'Angleterre et vivre librement leur religion. Les pèlerins du Mayflower étaient en majorité des puritains en rupture avec l'église anglicane⁴ et des calvinistes dont l'objectif était de « *bâtir sur cette nouvelle terre « l'utopie de tous les hommes », donnant ainsi naissance aux États-Unis*⁵ ». Cette quête de liberté religieuse et la religion proprement dit sont un pilier fondamental dans le récit national américain⁶. La religion est le ciment de la société américaine, l'Amérique étant LA terre promise, le nouveau monde dans lequel pourra se réaliser le royaume de Dieu⁷. Au XIX^e siècle Herman Melville, romancier et essayiste, déclarait : « *Nous Américains, sommes le peuple élu, l'Israël de notre temps. Nous portons l'Arche des libertés du monde* »⁸. Dès lors, quel que soit le président élu, tour à tour, ils se sont crus investis d'une mission divine, œuvrant pour ce qu'ils estimaient être le Bien ou le Mal.

⁴ Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama.

⁵ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve. p 30

⁶ Nardon, L. 2019. *Le discret discours de Trump pour draguer la droite chrétienne*. Podcast Slate.fr-TTSO-IFRI

⁷ Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama, p20

⁸ Ibidem, p20

Les nouveaux arrivants voulaient offrir au monde un nouveau modèle de société en remplissant scrupuleusement la mission que Dieu leur avait confiée en tant que « *peuple élu* »⁹.

Ce concept de « *peuple élu* » va se poursuivre tout au long de la jeune histoire américaine, du sermon de John Winthrop, en 1630, « *we shall be as a City upon a Hill, the eyes of all people are upon us* » à l'article de John O'Sullivan de 1845 posant le mythe de la Destinée Manifeste (*Manifest Destiny*). Cette vision de nation exceptionnelle ayant une mission dans le monde¹⁰ est la donnée fondamentale pour comprendre la mentalité américaine. Ce mythe clé de l'histoire américaine est né sous la plume d'un journaliste encourageant l'intégration du Texas à la nouvelle Union et par là l'extension de la frontière vers l'ouest : « *c'est notre destinée manifeste de nous déployer sur le continent confié par la Providence pour le libre développement de notre grandissante multitude* ». Il s'agit donc du peuple élu de Dieu qui a pour mission de défendre la liberté, la justice. Convaincus d'incarner la civilisation, ils doivent montrer le chemin au reste de l'humanité¹¹.

Ce messianisme reste la pierre angulaire de l'esprit américain. Cette vision très éthnocentrique et manichéenne va servir de prétexte à de nombreuses interventions américaines. Dans ses discours motivant l'invasion de l'Irak, George W. Bush utilisait cette rhétorique¹², qui de prime abord peut sembler arrogante, condescendante et dédaigneuse pour qui ne souhaite pas observer ce pays de façon objective.

Durant la période étudiée, trois présidents de sensibilité politique différente vont se succéder : républicaine, démocrate puis de nouveau républicaine. La première question qui peut venir à l'esprit est : y-a-t-il eu une continuité en matière de politique étrangère entre les trois Administrations ?

Par ailleurs, pour avoir une bonne compréhension du système politique américain, il convient d'en définir les principaux courants, indépendamment des deux principaux partis politiques, qui influencent depuis toujours les prises de décisions des Administrations et de leurs présidents.

On distingue principalement deux grandes écoles de pensées issues de deux présidents du début du XXe : l'Idéalisme et le Réalisme.

L'idéalisme trouve sa source principale auprès du Président Woodrow Wilson (1913 à 1921), particulièrement connu pour ses 14 points, son concept des peuples à disposer d'eux-mêmes et la création de la Société de Nations après la Première Guerre Mondiale. Cette idéologie a été adaptée après la Seconde Guerre Mondiale sous le nom d'interventionnisme libéral¹³. Ce courant est marqué philosophiquement par Grotius, Locke et Rousseau. Il y a chez ces

⁹ Kaspi, André, 1986. *Les Américains, naissance et essor des États-Unis: 1607-1945* ; Tome 1. Paris: Ed. du Seuil, p 27

¹⁰ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve, p 33.

¹¹ Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama, p11

¹² Lesnes, C. 2019. *L'Empire Américain, naissance, domination, déclin*. Le Monde - La Vie Hors Série. P 58-59

¹³ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve, p 32.

défenseurs cette capacité à voir le monde tel qu'il devrait être¹⁴ et estime que la nature humaine est bonne et altruiste.

Cela reflète un rôle messianique pour les États-Unis favorable à étendre les valeurs démocratiques au monde et favorisée la sécurité collective par le biais d'organisations internationales. Les principaux représentants de ce courant (jusqu'à la période étudiée) sont F.D Roosevelt, J.F Kennedy, J. Carter et B. Clinton.

Le Réalisme, dont le fer de lance fut Théodore Roosevelt (1901 à 1909) avait pour objectif de défendre la Destinée Manifeste selon l'approche réaliste. Cette approche peut se résumer par intérêt national, équilibre des forces et puissances. Ce courant est balisé par différents mouvements doctrinaux, tel que le réalisme traditionnel ou Hamiltonisme (d'Alexander Hamilton), Rousseauiste (de Jean-Jacques Rousseau) et du Jacksonisme (d'Andrew Jackson). Chacun apporte une variante au concept de base du réalisme. Ainsi, l'Hamiltonisme est un réalisme traditionnel ou puissance, équilibre des forces et intérêt national sont les pièces maîtresses. L'engagement dans les conflits est donc sélectif selon les besoins des Américains. Le Rousseauisme a la particularité d'être un mélange d'idéalisme et de réalisme : il y a certes une vision du monde réaliste, mais avec une dose de scepticisme quant aux organisations internationales, et de fait l'unilatéralisme a tendance à dominer. Il est représenté aujourd'hui par les courants hégémoniques qui prône la notion de primauté. Enfin, Le Jacksonisme est une interprétation au sens strict de l'intérêt national, et ne tient compte ni du droit international, ni des institutions de même type, ce qui l'oppose complètement de l'idéalisme wilsonien. Il est représenté aujourd'hui par le néo-isolationnisme¹⁵.

En rapprochant ces courants de pensée aux présidents de la période concernée, G.H Bush est considéré comme un réaliste traditionnel encourageant le rôle international des Etats-Unis dont dépend pour l'essentiel des intérêts de la nation, tout en ayant un certain scepticisme sur les organisations internationales.

Quant à Bill Clinton, il est considéré comme un « wilsonisme-pragmatique »¹⁶, qui fit entrer l'Amérique de plain-pied dans la mondialisation en voulant lier politique étrangère et bien-être économique¹⁷.

Les fondamentaux de la politique étrangère américaine posés il convient d'aborder l'influence des grands penseurs en termes de géopolitique.

¹⁴ Hassner, P. Vaïsse, J. 2003. *Washington et le monde*. Ceri, Autrement, p19

¹⁵ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve, p 42

¹⁶ Hassner, P. Vaïsse, J. 2003. *Washington et le monde*. Ceri, Autrement, p21

¹⁷ Vaïsse, J. *L'héritage ambigu de Bill Clinton*, Politique Etrangère n°90, 2001

B – Quelles ont pu être les influences des grands penseurs.

Pour aborder ce concept de théorie en géopolitique, il convient de situer l'Afghanistan dans sa géographie et dans son histoire, car, comme le souligne Gérard Dessouy, « [...] on est en droit de penser, comme Carl Schmitt, que tout ordre politique ou juridique du monde est d'abord un ordre spatial, que chaque époque de l'histoire a son nomos, son organisation spatiale de la Terre »¹⁸

Comprendre une situation stratégique passe par l'observation géographique du pays concerné puis historique. Concernant l'Afghanistan, ce territoire au cœur des montagnes de l'Asie Centrale d'une superficie de 652 230km² est enclavé entre l'Iran, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, la Chine, le Cachemire et le Pakistan. Chacune de ces frontières a une caractéristique particulière : l'ennemi numéro 1 des États-Unis (l'Iran), trois anciennes républiques de l'ex-URSS (le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan), une zone de conflit (le Cachemire), et un allié des États-Unis de l'époque (le Pakistan) avec lequel l'Afghanistan partage un pan de son histoire et une tribu, les Pachtounes.

De prime abord, sa localisation interpelle d'autant que si l'Afghanistan n'a pas d'accès à la mer, deux de ses voisins en ont un, sur la mer d'Oman et le détroit d'Ormuz, soit sur la route maritime la plus observée en termes stratégiques.

L'Afghanistan est un pays de montagne dont les sommets dépassent 6 000 mètres¹⁹ dans la chaîne de l'Hindu Kush au cœur du « Grand Jeu » (« Tournoi des Ombres » pour les Russes²⁰) qui opposa la Grande Bretagne à la Russie au XIXe siècle pour l'enjeu des mers chaudes. Jamais les Britanniques n'arrivèrent à s'imposer. Par contre, ils amputèrent l'Afghanistan d'une partie de son territoire en 1893 avec la « ligne Mortimer Durand », faisant ainsi basculer une partie de la population pachtoune dans l'Empire Britannique, du côté du futur Pakistan²¹.

Ce pays fut donc le théâtre d'alliances improbables dans une région alors inconnue où vivait une multitude de tribus.

L'Afghanistan acquiert son indépendance en 1921, mais son histoire reste compliquée dans sa situation d'état tampon, et ne connaîtra la paix que jusqu'en 1978. L'attrait du pouvoir attise toutes les convoitises de la région au point que le 27 décembre 1979, les troupes soviétiques envahissent le pays, alors que les États-Unis soutiennent l'Inde et le Pakistan.

L'occupation du pays devait durer 10 ans, période durant laquelle la résistance des moudjahidines fut aidée par les Américains. Cette invasion fut sans doute l'un des derniers épisodes de la guerre froide.

¹⁸ Zajec, Olivier. 2018. *Introduction à l'analyse géopolitique : histoire, outils, méthodes*, p15

¹⁹ Fourmont, G. 2019. *Blessures de guerres, espoir de paix. Moyen-Orient*, n° 42 (juin): p 15 à 17.

²⁰ Greiling, C. (2014). *Le nouveau grand jeu*. Repéré à <http://www.revueconflits.com/le-nouveau-grand-jeubonus/>

²¹ Lefeuvre, G. (2011). *Afghanistan : une géopolitique*. Diploweb, 11 avril 2011. Repéré à <http://www.diploweb.com/Afghanistan-une-geopolitique.html>

Afin de comprendre pourquoi ce pays enclavé sans accès à la mer fut le cœur d'un nouveau « Grand jeu », il faut s'arrêter sur la pensée géopolitique anglo-saxonne sur laquelle s'appuie l'histoire des États-Unis.

La principale fut inspirée par Alfred Mahan, qui par ses théories mis en exergue, au XIXe siècle l'insularité des États-Unis d'Amérique et développa ses idées autour de la puissance maritime, à l'image de celle britannique.

Déjà au XVIe siècle, W. Raleigh, navigateur anglais de l'époque élisabéthaine résumait la puissance maritime en ces mots : « *qui tient la mer tient le commerce du monde, tient la richesse du monde : qui tient la richesse du monde, tient le monde lui-même* »²².

Cette maxime peut résumer la pensée de Mahan qui en s'appuyant sur ses observations de situation durant les blocus de la guerre de Sécession d'une part, et de l'étude de la puissance britannique d'autre part, développa la notion de « Sea Power »²³. Son influence fut telle que Washington s'appuya sur ses thèses pour parfaire sa puissance maritime, celle qui garantit la puissance.

Aujourd'hui, les Américains sont présents sur tous les océans ce qui leur permet de surveiller, sécuriser et contrôler les routes maritimes les plus importantes et les plus stratégiques.

Ne serait-ce qu'à l'appui de cette première théorie, on comprend l'intérêt des Américains dans ce cœur de l'Asie Centrale. Certes l'Afghanistan n'a pas d'accès à la mer, mais rappelons-le, ce pays est enclavé entre l'Iran (ennemi des États-Unis) et le Pakistan (partenaire-allié des États-Unis). Il s'agit donc ici de maintenir un contrôle de sa sphère d'influence.

Pour cela, nous pouvons y ajouter la thèse d'un autre théoricien, Halford Mackinder, et son principe de « pivot géostratégique »²⁴. Ici aussi nous retrouvons le concept directeur de Walter Raleigh en des termes tournés vers la puissance terrestre : « *qui contrôle le cœur du monde, commande l'île monde, qui contrôle l'île monde, commande au monde* »²⁵. Selon Mackinder, le « pivot », cœur du monde (Heartland) est l'axe autour duquel va s'articuler toutes les dynamiques géopolitiques de la planète²⁶.

Mackinder pose le principe suivant : la terre est couverte d'espaces maritimes sur les 9/12è, soit, l'*Océan mondial* ; pour les 3/12è restant, il s'agit des terres émergées : l'*Île mondiale* pour 2/12, et les deux grandes îles de la périphérie, *Outlying Island*, l'Amérique et l'Australie²⁷.

Dans notre cas, c'est l'*Île Mondiale* qui nous intéresse, soit l'Eurasie et son cœur stratégique, le Heartland. En première périphérie de ce Heartland, il y a les *Coastlands* : le Moyen-Orient, l'Asie du Sud, l'Extrême Orient qui forment le croissant intérieur marginal²⁸. De fait, selon la maxime ci-dessus, l'émergence d'une puissance continentale pourrait descendre jusqu'à la mer. Dans ce croissant intérieur, outre l'Iran, il y a l'Afghanistan.

²² Moreau-Défarges, Ph., *Introduction à la géopolitique*, Paris, Seuil, 2005, p 48

²³ Zajec, Olivier. 2018. *Introduction à l'analyse géopolitique : histoire, outils, méthodes*, p 30

²⁴ Ibidem, p38

²⁵ Moreau-Défarges, Ph., *Introduction à la géopolitique*, Paris, Seuil, 2005, p49

²⁶ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve, p152

²⁷ Moreau-Défarges, Ph., *Introduction à la géopolitique*, Paris, Seuil, 2005, p49

²⁸ Zajec, Olivier. 2018. *Introduction à l'analyse géopolitique : histoire, outils, méthodes*, p 39

Cet arc intermédiaire apparaît chez un autre théoricien, Nicholas Spykman, sous le nom de Rimland, qu'il définit comme un champ de bataille entre les grandes puissances²⁹.

De fait, cette zone fut en partie celle du « Grand Jeu » entre la Russie et la Grande-Bretagne, puis de l'URSS en 1979 pour un accès aux mers chaudes.

En conséquence, il est nécessaire de bloquer toute union entre le Heartland et le Rimland, car « *celui qui domine l'Eurasie tient le destin du monde entre ses mains* ». Telle était la conclusion de Spykman.

Plus proche de nous, Z. Brzezinski confirmera dans son « Grand Echiquier » l'importance pour les Etats-Unis qu'aucune puissance ne prenne le contrôle de cette zone centrale et ce, afin de garder sa suprématie mondiale.

Enfin, au lendemain de la disparition de l'URSS, de nouveaux écrits de philosophies différentes des précédents cités, apparurent.

Francis Fukuyama en 1993 avec « *la fin de l'Histoire* », posait la question de savoir si l'espoir pouvait être à la démocratie. Finalement, n'était-ce pas elle qui avait gagnée ?

C'est en substance ce que peut laisser penser son écrit. En effet, la rivalité idéologique entre l'est et l'ouest se terminait et avec elle, le choix entre communismes et libéraux. L'ouest avait donc vaincu non pas de façon militaire, mais sur le plan des idées, laissant à penser que la démocratie allait s'étendre dans le monde³⁰, que la philosophie libérale allait l'emporter sur la philosophie marxiste³¹, pouvant ouvrir sur une ère plus démocratique et pacifique³². L'Histoire n'était pas finie pour autant, contrairement au titre de l'ouvrage de Fukuyama, mais a laissé place à une incertitude idéologique. Les régimes démocratiques et libéraux allaient-ils vraiment trouver consensus sur la planète, où l'évolution du monde allait-elle conduire vers de nouvelles confrontations ? Très vite, le consensus sur la démocratie va être battu en brèche par de nouveaux spectres d'idée religieuses, ce que semble bien avoir perçu Fukuyama : « [...] *le monde serait divisé en deux parties : l'une historique, l'autre post-historique [...]. Les palestiniens et les Kurdes, (...) continueront à avancer leurs revendications insatisfaites, le terrorisme et les guerres de libérations nationales continueront d'exister* »³³. L'auteur y voyait déjà des conflits, non pas entre grandes puissances, mais d'ordre nationalistes et religieux.

Autre auteur confronté à ce chambardement historique de cette époque fut Samuel Huntington, qui par étape analysa la nouvelle situation et pris le contre-pied de Fukuyama. A l'été 1993, il publia un article dans *Foreign Affairs*, au titre accrocheur de « *The Clash of civilizations* », dans lequel il exposa ses théories par la suite développées dans l'ouvrage éponyme publié en 1996.

Il exposa sa vision du monde articulé autour de huit grandes sphères correspondant chacune à une civilisation : chinoise, japonaise, hindous, musulmane, occidentale, orthodoxe, sud-américaine et africaine. Le tout, dominé par des « États Phares » tels que la Chine, l'Inde ou la Russie.

²⁹ Zajec, Olivier. 2018. *Introduction à l'analyse géopolitique : histoire, outils, méthodes*, p 43

³⁰ Lagane, Guillaume. 2017. *Les relations internationales en livres*, p114 et 115

³¹ David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis.*, p739

³² Ibidem

³³ Lagane, Guillaume. 2017. *Les relations internationales en livres*, p116

Selon lui, ces « États-Phares » devaient avoir une propension à la domination en voulant imposer leur modèle. Nous quitterions alors le monde unipolaire, pour un monde unimultipolaire, pour atteindre un jour, un monde multipolaire.

Il évoque aussi la place de l'islam en distinguant la tribu de l'oumma, tout en précisant de nouvelles guerres entre cette oumma radicalisée et la chrétienté.

Ces analyses historiques, idéologiques, et de théories géopolitiques effectuées, essayons de comprendre comment l'amalgame de l'ensemble a-t-il pu aboutir au cataclysme de 2001, en rappelant tout d'abord les faits indispensables à la compréhension de cette époque.

II- De la première guerre du Golfe à 2001.

A – La chute du Mur de Berlin et le premier engagement américain dans le Golfe Persique.

George H. Bush fut le témoin privilégié de la chute du Mur de Berlin puis de l'implosion de l'URSS. L'histoire rebattait les cartes devant lui, le laissant en l'espace de quelques mois sans adversaire, sans ennemi identifié. À la fin des années 80, Georgi Arkadyevich Arbatov, politologue et conseiller de Mikhaïl Gorbatchev ne déclara-t-il pas à l'adresse des Américains : « *nous allons vous porter le coup le plus terrible : nous allons vous priver d'un ennemi* »³⁴. L'Amérique avait semble-t-il gagné la Guerre Froide, pour autant, quelle stratégie allait-elle adopter et suivre pour garder cette hégémonie dans ce monde qui, tout d'un coup, de bipolaire effectuait une transition inopinée vers un monde unipolaire ?

D'une extrême prudence diplomatique du fait de son parcours professionnel et politique, G.H.Bush soutiendra jusqu'au bout l'URSS, de peur de voir le chaos s'installer en Europe³⁵. Il œuvra pour la mise en place de la Force Classique en Europe (FCE) autour de 22 chefs d'Etats. A l'issue de ce traité, une trentaine de pays membres de la Conférence pour la Sécurité et la Coopération en Europe (CSCE) adhérèrent à la Charte de Paris, proclamant ainsi officiellement la fin de la Guerre Froide.

Cette situation bénéficia grandement au chef d'État américain, au point que de nombreux observateurs estimèrent que la fin de cette confrontation Est-Ouest devait déboucher sur un monde pacifié. Cette vision toute occidentale excluait alors une autre partie : le Moyen-Orient. Qu'en est-il de cette région ?

En 1988, l'Irak sort vainqueur mais exsangue de sa guerre de 8 ans avec l'Iran. En tant qu'allié discret des États-Unis, Bagdad espérait des compensations de l'Occident, et exigeait l'annulation de ses dettes auprès des pétromonarchies du Golfe et du Koweït en particulier, comme « *prime de sang versé* »³⁶. N'obtenant pas satisfaction et sans doute à l'appui d'une déclaration malheureuse de l'ambassadeur Américain en Irak, April Glaspie, les troupes

³⁴Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama, p175

³⁵Ibidem, p 138

³⁶Ibidem, p 143

irakiennes rentraient par effraction au Koweït le 2 août 1990. Quelques jours après Saddam Hussein faisait de ce petit pays la dix-neuvième province de l'Irak.

La réaction américaine ne s'est pas fait attendre avec l'intervention de l'ONU. Une première résolution (résolution 660) exigeait le retrait « *immédiat et inconditionnel* » des irakiens³⁷.

G. H. Bush mettait alors sur pied une coalition internationale de vingt-neuf pays, y compris de nombreux pays arabes tels que l'Égypte et l'Arabie Saoudite. En effet, cela ne devait en rien ressembler à une croisade occidentale en terre musulmane, même si Saddam Hussein lança un appel à la guerre sainte, peu crédible compte tenu du personnage.

L'opération « *Tempête du Désert* » fut lancée le 17 janvier 1991 depuis l'Arabie Saoudite. Si l'Occident avait bien pris soin de ne pas propager l'image d'une croisade antimusulmane, elle oublia l'un des signaux de 1979 : pas d'infidèles en terre sacrée de Mahomet. Et c'est ainsi que ressurgit des écrans radar Oussama Ben Laden. Bien qu'il ait condamné l'invasion du Koweït, il ne put supporter la présence des soldats Américains en Arabie Saoudite, pays dépositaire des lieux saints de l'islam³⁸. Il s'agissait pour lui d'un sacrilège et dès lors entra en guerre contre celui qu'il nomma le « *Grand Satan* »³⁹. A-t-il été pris au sérieux ? A-t-il été considéré comme un illuminé ? Somme toute cet individu était bien connu des États-Unis et de la Central Intelligence Agency (C.I.A) en particulier : milliardaire saoudien d'origine yéménite, il a soutenu la résistance afghane durant les dix ans d'occupation soviétique, et ce en liaison avec la CIA⁴⁰. L'allié s'est retourné et va orchestrer, avec sa structure Al Qaïda, une série d'attentats anti-américains dont le plus dramatique mais néanmoins spectaculaire fut celui du 11 septembre 2001.

Alors que les États-Unis et la coalition gagnèrent une guerre en quelques semaines, ont-ils conscience qu'un nouveau front avec un ennemi invisible vient de s'ouvrir à eux ? Il est fort probable que dans l'euphorie de la victoire du bien sur le mal, de la victoire des démocraties sur une dictature, de la victoire du multilatéralisme et de la sécurité collective, les signaux n'aient pas été assez forts pour que les Américains appréhendent le danger qui les guettaient.

Quoiqu'il en soit, le 3 mars 1991, le cessez-le feu entra en vigueur. G.H. Bush craignant une déstabilisation de la région laissa Saddam Hussein en place, ce dernier étant un moindre mal face à un probable chaos.

Cet épisode conforta les États-Unis dans leur statut de grande puissance et le président Américain en profita pour prophétiser l'avènement d'un « *nouvel ordre mondial* »⁴¹

Fort de toutes ces victoires diplomatiques, et contre toute attente, George H. Bush ne fut pas réélu lors des présidentielles de 1992, puisqu'il fut sanctionné sur son bilan économique.

³⁷ <http://www.un.org>

³⁸ Kepel, G. 2018. *Sortir du chaos, les crises en Méditerranée et au Moyen-Orient*. Esprit du Monde, Gallimard

³⁹ Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama, p 170

⁴⁰ Jacquard, R. 2001. *Au nom d'Oussama Ben Laden*. Ed. Jean Picollec

⁴¹ Bush, G. Scowcroft, B. 1999. *A world transformed*. Vintage eBooks, Kindle.

B – Les années Clinton (1993 – 2001)

Il laissa donc la place à Bill Clinton, démocrate, quant à lui considéré, comme nous l'a vu précédemment, comme un « wilsonisme-pragmatique » privilégiant l'utilisation des organisations internationales. Il prit possession de la Maison Blanche en janvier 1993. Sa campagne électorale fut basée sur les préoccupations majeures des Américains, à savoir la question économique. Peu intéressé par les questions de politique étrangère, l'Administration Clinton resta floue pendant près de neuf mois⁴² au point de ne pas aborder la question internationale lors de son premier discours au Congrès en février 1993. Même Warren Christopher, le Secrétaire d'État eut peine à définir un programme clair. Lors de son audition au Sénat il décrivait « *un monde à la croisée des chemins* » caractérisé par six éléments : a) l'émergence possible de conflits ethniques jusque-là étouffés par le bloc soviétique, b) la mondialisation du commerce et des capitaux, c) une révolution démocratique mondiale favorisée par les nouvelles technologies de l'information, d) les nouveaux défis portant sur les droits de l'homme, e) l'apparition de nouvelles menaces telle que le terrorisme et les armes de destruction massive, et f) les défis mondiaux tels que la surpopulation ou le SIDA. Pour faire face à cette nouvelle situation, l'Amérique allait-elle s'appuyer sur trois piliers : 1) faire de sa sécurité économique le but premier de sa politique étrangère, 2) préserver l'avance militaire, 3) orienter la politique étrangère vers la démocratie et l'ouverture des marchés dans le monde⁴³.

Il fallut attendre septembre 1993 pour que se profile le nouveau fil conducteur de la politique étrangère défini par Anthony Lake, Conseiller à la Sécurité Nationale : « *from Containment to Engagement* » convaincu que ce type de mouvement d'interdépendance et d'ouverture économique était d'une part dans l'intérêt de l'Amérique, et ne pouvait qu'entraîner un mouvement démocratique à l'image des États-Unis⁴⁴.

À ce stade de la présidence Clinton, il semble que l'on soit loin d'une rhétorique exceptionnalisme et arrogante, mais plutôt dans un regret de la Guerre Froide et de l'inquiétude de n'avoir pas ennemi précis en face de soi, d'être obligé de s'adapter à un avenir incertain. Le combat idéologique ayant disparu, toute la rhétorique militaire et radicale post-seconde guerre mondiale n'avait plus lieu d'être.

Malheureusement, des événements dramatiques en Somalie allaient provoquer un changement aux États-Unis. La mort abjecte de soldats des Forces Spéciales, dans des conditions que la morale occidentale réprovoque parce que n'appartenant à aucun code militaire ni d'honneur, vont provoquer un repli de l'Amérique sur elle-même. Il faudra attendre 1995 et la signature des Accords de Dayton pour retrouver un certain volontarisme américain sur la scène internationale. Dès lors, Washington renoua avec sa tradition universaliste et envisagea un

⁴² Heurteubize, F. 2007. *Exceptionnalisme et impérialisme dans le discours de politique étrangère américaine des années Clinton*. Revue LISA/LISA-e journal. Presses Universitaires Rennes, Vol. V-n°3

⁴³ Ibidem §8

⁴⁴ Vaisse, J. *L'Héritage ambigu de Bill Clinton*. Politique Internationale n°90. 2001

retour vers son rôle de garant de l'espoir des peuples. Certains observateurs y verront une assurance que les États-Unis furent prêts à assumer leur rang d'« hyperpuissance »⁴⁵. En 1997, l'arrivée de Madeleine Albright va mettre en exergue et sans complexe la fierté nationale. Cette femme née à Prague en 1937 affirma que ses dispositions morales avaient été forgées par la capitulation de Munich en 1938⁴⁶. Il est essentiel de rappeler l'importance de la mémoire chez les dirigeants : entre le choix du passé et son poids, celle-ci constitue un instrument dont ils peuvent se servir.⁴⁷ Ainsi, son paradigme intellectuel était le Syndrome de Munich (faire l'erreur de reculer pour aggraver les problèmes), aussi, pour elle les États-Unis sont véritablement « *la nation indispensable* » pour réguler le système international⁴⁸. La fin de mandat de l'Administration Clinton va alors connaître un regain de confiance et une exaltation de la gloire passée et présente, tout en se voulant être une puissance médiatrice plutôt qu'un hégémon arrogant. Force est de constater que cette nuance dialectique ne fut pas perçue de cette façon par l'ennemi qui avait déclaré sa guerre quelques années auparavant. Dès 1996, les attentats perpétrés par Al Qaïda et Oussama Ben Laden ne semblèrent pas être pris à la mesure de l'enjeu qui se dessinait. Le premier attentat du World Trade Center, les attentats contre la Caserne des Marines à Dharan, où ceux contre les Ambassades Américaine du Kenya et de Tanzanie en 1998, et celui contre le croiseur USS Cole en octobre 2000 pouvaient-ils être interprété comme des signaux d'une nouvelle situation ? Comme le précisent Pierre Mélandri et Justin Vaïsse, « *la hiérarchisation des évènements, la mise en lumière des enchaînements et des causalités, le jeu des « forces profondes », autant d'éléments cruciaux sur lesquels l'œil de l'historien a parfois encore du mal à faire le point* »⁴⁹. D'où l'importance de la prise de recul, et comme l'indiquait Spinoza, « *tout dépend du point de vue duquel on se place, de l'importance qu'on donne à la chose par rapport à l'idée qu'on s'en fait et de sa contribution à l'édification de l'ensemble* »...

Cette fin de mandat de Bill Clinton conforta l'Amérique comme une superpuissance s'efforçant d'ouvrir des marchés économiques tout azimut mais à ses règles. Ce fut ainsi la « Golden Arches Theory of Conflict Prevention » posée par Thomas Friedman journaliste américain. Cette théorie tentait de démontrer que là où il y avait un McDonald la paix régnait,⁵⁰ parce que lorsque deux nations commerçaient et souhaitaient prospérer, elles n'entendaient pas déstabiliser leurs profits. Cette théorie comportait quelques défauts : il y avait bien, par exemple des McDonald en Serbie, dans les années 90, pour autant cela n'a pas empêché une guerre...

Plus que jamais durant cette période, les forces armées américaines étaient devenues comme un porte-drapeau économique de l'Amérique. Comme l'indiquait William Cohen, Secrétaire

⁴⁵ Heurteubize, F. 2007. *Exceptionnalisme et impérialisme dans le discours de politique étrangère américaine des années Clinton*. Revue LISA/LISA-e journal. Presses Universitaires Rennes, Vol. V-n°3 §18

⁴⁶ Ibidem §19

⁴⁷ Rosoux V-B. 2000. *Le rôle de la mémoire en politique étrangère*. Essai de théorisation, Louvain-La-Neuve : chaire Inbev-Bailler Latour.

⁴⁸ David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*, p751

⁴⁹ Mélandri, P. Vaïsse, J. 2001. *L'empire du milieu*. Editions Odile Jacob, p7

⁵⁰ Heurteubize, F. 2007. *Exceptionnalisme et impérialisme dans le discours de politique étrangère américaine des années Clinton*. Revue LISA/LISA-e journal. Presses Universitaires Rennes, Vol. V-n°3 §23

d'État à la défense : « *business follow the flag* ». Il est permis de reconnaître une relative arrogance américaine à vouloir imposer ses règles de commerce au motif que la « *mondialisation serait gardienne de la prospérité* » et des droits de l'homme⁵¹.

III- Quels enjeux géostratégiques, géoéconomiques et sécuritaires pouvaient-ils y avoir ?

A – Une politique régionale tournée vers l'Asie Centrale

On date historiquement l'implosion de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques au 26 décembre 1991. C'est vite oublier le processus engagé dès mars 1990 avec la sécession de la Lituanie adossée à l'article 26 du Traité de l'Union de 1922 (création de l'URSS). Ce pays Balte fut le premier à vouloir appliquer « *le droit de choisir librement de faire sécession de l'Union* »⁵². Bien que dans un premier temps les conséquences ne furent pas concluantes, d'autres pays suivirent durant les années 1990 et 1991. Le coup d'État manqué de Août 1991 à l'encontre de Mikhaïl Gorbatchev, fut sans conteste le préliminaire de la fin de l'URSS : entre le 24 août et le 27 octobre 1991, neuf autres républiques quittèrent l'Union. C'est ainsi que les 7 et 8 décembre 1991, la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie créèrent la Communauté des États Indépendants, provoquant l'ultime descente du drapeau rouge du mat du Kremlin le 25 décembre. Ainsi, quinze Nouveaux États Indépendants (N.E.I) virent le jour.

Dans la région qui nous occupe, trois nouveaux États souverains firent place : le Turkménistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, faisant de l'Afghanistan un couloir stratégique jusqu'à la mer d'Oman et le détroit d'Ormuz.

En effet, si les ressources énergétiques de l'Afghanistan ne peuvent être prouvés⁵³ du fait de son instabilité chronique depuis les années 80, celle des trois nouveaux pays l'est. Il sied de rappeler qu'avant la dislocation de l'URSS, le couloir énergétique des anciennes républiques était vertical, soit vers l'intérieur⁵⁴, en direction de la Russie. Le bouleversement historique permettra une circulation supplémentaire, horizontale, imposée par les Etats-Unis avec le gazoduc BTC (Bakou – Tbilissi - Ceyhan)⁵⁵.

Dès les années 90 et sous l'impulsion d'une certaine globalisation de l'économie, différentes sociétés pétrolières et gazières se penchèrent sur cette région. La principale société fut UNOCAL avec le projet TAP : Turkménistan-Afghanistan-Pakistan⁵⁶.

À cette époque, les États-Unis se contentaient d'alliés de circonstances⁵⁷ tels que les Talibans en Afghanistan ou le Général Zia au Pakistan, condition *sine qua non* pour la réalisation de ce

⁵¹ Ibidem §25

⁵² Breteau, Pierre. 2019. *De la Lituanie au Kazakhstan, visualisez la dislocation progressive de l'Union soviétique*. *Le Monde.fr*, 22 août 2019. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/08/22/de-la-lituanie-au-kazakhstan-visualisez-la-dislocation-progressive-de-l-union-sovietique_5501717_4355770.html

⁵³ Moyen-Orient

⁵⁴ Pertuzio, A. *Afghanistan, un couloir stratégique*. Académie de Géopolitique de Paris. <http://www.academiedegeopolitiquedeparis.com/afghanistan-un-couloir-strategique/>.

⁵⁵ Ibidem

⁵⁶ Ibidem

⁵⁷ Hassner, P. Vaisse, J. 2003. *Washington et le monde*. Ceri, Autrement, p 147

type de projet, mais nécessaire aussi pour répondre à certains dilemmes de sécurité. Les principales priorités américaines dans la région étaient de soutenir l'indépendance de ces nouvelles républiques vers la démocratie et de contenir l'Iran en l'empêchant de prendre pied dans cette région⁵⁸ et de confiner l'arsenal nucléaire soviétique dans les frontières de la Russie⁵⁹.

Aussi, par l'intermédiaire d'acteurs économiques tels que UNOCAL, AMOCO et BP, un nouveau « Grand Jeu » géoéconomique et stratégique se profilait avec l'orchestration de différents projets de construction d'oléoducs et gazoducs en concurrence avec d'autres sociétés tel que le brésilien BRIDAS⁶⁰. Les États-Unis ont alors pris acte d'une possibilité de diversifier l'approvisionnement énergétique mondial en dehors du Moyen-Orient⁶¹.

Compte tenu de l'instabilité de l'Afghanistan dirigée par les Talibans, UNOCAL renonça au projet TAP en décembre 1997, alors que les États-Unis continuaient de négocier avec ces derniers par l'intermédiaire de Leila Helms, Américaine d'origine Afghane et nièce de l'ancien directeur de la CIA, Richard Helms⁶².

Il est donc indéniable que l'Afghanistan était au carrefour stratégique des intérêts américains au point d'un réveil du « Grand Jeu » auquel il revient aux États-Unis d'assurer la sécurité des approvisionnements énergétiques tout en continuant de saper l'influence de la Russie dans ses anciennes républiques et toujours déterminée à atteindre les mers chaudes. Mais ont-ils été à la hauteur de cet enjeu ? N'ont-ils pas plutôt divisé la région, sans pour autant la dominer ?⁶³

Cette implosion de l'URSS signait définitivement la fin de la Guerre Froide et la relative victoire des États-Unis, sur la chute de l'empire soviétique. D'un système bipolaire, le monde allait se retrouver, en début des années 90, dans une situation unipolaire. Pour combien de temps ? La situation allait certes évoluer vers différentes positions en fonction des conjonctures des acteurs, le système international n'étant pas linéaire ni prévisible.

À l'appui de l'ensemble de ces réflexions, comment l'Administration Clinton prit-elle la mesure des changements ?

Comme nous allons le voir, l'essentiel des événements annonciateurs se déroulèrent sous la présidence Clinton, nous concentrerons cette partie sur la période de janvier 1993 à janvier 2001.

⁵⁸ Mélandri, P. Vaïsse, J. 2001. *L'empire du milieu*. Editions Odile Jacob, p150

⁵⁹ Hill, Fiona, et Mercedes Neal. 2001. *Une stratégie incertaine : la politique des États-Unis dans le Caucase et en Asie centrale depuis 1991*. *Politique étrangère* 66 (1): 95-108. <https://doi.org/10.3406/polit.2001.5047>.

⁶⁰ Pertuzio, A. *Afghanistan, un couloir stratégique* | *Académie de Géopolitique de Paris*.
<http://www.academiedegeopolitiquedeparis.com/afghanistan-un-couloir-strategique/>

⁶¹ Hill, Fiona, et Mercedes Neal. 2001. *Une stratégie incertaine : la politique des États-Unis dans le Caucase et en Asie centrale depuis 1991*. *Politique étrangère* 66 (1): 95-108. <https://doi.org/10.3406/polit.2001.5047>

⁶² Pertuzio, A. *Afghanistan, un couloir stratégique* | *Académie de Géopolitique de Paris*.
<http://www.academiedegeopolitiquedeparis.com/afghanistan-un-couloir-strategique/>

⁶³ Hill, Fiona, et Mercedes Neal. 2001. *Une stratégie incertaine : la politique des États-Unis dans le Caucase et en Asie centrale depuis 1991*. *Politique étrangère* 66 (1): 95-108. <https://doi.org/10.3406/polit.2001.5047>

B – Comment l'Administration Clinton a-t-elle appréhendé les différents signaux-attentats des années 90 ?

Comme nous l'avons vu précédemment, dès les années 90, une série d'attentats frappèrent les intérêts américains. Il fallut un certain temps pour les autorités outre-Atlantique pour comprendre qu'un seul homme et une seule organisation se cachait derrière ces faits criminels : Oussama Ben Laden et Al Qaïda.

Le 29 décembre 1992, à la fin de la mandature de G.H Bush, un premier attentat frappa les soldats américains dans un hôtel au Yémen, alors en route vers la Somalie pour rejoindre l'opération humanitaire Restore Hope.

Le 27 février 1993, un mois après la prise de fonction de Bill Clinton, une bombe explosa dans les sous-sols du World Trade Center faisant 6 morts et un millier de blessés. L'auteur, Ramzi Youssif, de son vrai nom Abdel Basit Mahmoud Abdulkarim, arrêté, fournissait alors de précieuses informations au FBI⁶⁴.

Le 3 octobre 1993, dans la continuité de l'opération humanitaire Restore Hope, on trouva trace de l'organisation de Oussama Ben Laden, Al Qaïda, dans l'embuscade dont furent victimes les 17 forces spéciales américaines dans les rues de Mogadiscio. Ils étaient alors à la poursuite du rebelle Farah Aïdid, lequel financé par Ben Laden. Ce drame traumatisa l'opinion américaine, rappelant au pouvoir de funestes souvenirs vietnamiens.

Le 23 novembre 1995, l'attentat à Ryad contre un Centre de Communication de la Garde Nationale saoudienne tua sept personnes, dont cinq américains.

Cet attentat fut suivi de celui de Dharan, toujours en Arabie Saoudite, tuant 19 américains dans l'explosion de leur base le 25 juin 1996.

Le 7 août 1998, Al Qaïda pulvérisa avec deux attentats suicides deux ambassades américaines, l'une à Nairobi (Kenya), l'autre à Dar Es Salaam (Tanzanie), faisant respectivement 224 morts dont 12 américains.

Le 12 octobre 2000, Al Qaïda est de nouveau directement impliqué dans l'attentat suicide contre le croiseur USS Cole, en escale à Aden au Yémen. Dix-sept soldats furent tués, et une fois encore, l'opinion publique américaine fut secouée.

À ces attentats anti-américains, il convient d'en rapprocher un autre. S'il est admis aujourd'hui que l'attentat du World Trade Center de 1993 était un entrainement de 2001, le détournement d'un Airbus d'Air France à la Noël 1994 avait pour objectif d'être détruit avec ses passagers au-dessus de Paris. Ce détournement avait valeur, aux yeux d'Al Qaïda, de répétition. Bien que fomenté par le Groupe Islamique Armé (GIA) algérien, le soutien de Ben Laden fut amplement prouvé par les différents services secrets⁶⁵.

Dans tous ces cas énoncés il n'y eu jamais de revendication explicite de Oussama Ben Laden. Mais à lire l'ensemble de ses fatwas, il se réjouissait de ses attaques au cœur des Américains⁶⁶.

Ce n'est qu'en 1996 qu'il lança sa guerre contre les Etats-Unis, exhortant les Américains à quitter le sol sacré de Mahomet, dans une fatwa sans ambiguïté⁶⁷. Celle-ci fut confirmée en 1998 par un appel à attaquer les intérêts américains partout dans le monde.

⁶⁴ Jacquard, R.2001. *Au nom d'Oussama Ben Laden*. Ed. Jean Picollec, p77

⁶⁵ Ibidem, p133

⁶⁶ Ibidem, p180

Les États-Unis vont dès lors être sans cesse frappé de façon graduelle jusqu'à l'automne 2001. Bien qu'il soit facile aujourd'hui d'énoncer ces faits comme des signaux forts, comment ces derniers ont-ils été perçus et appréhendés par l'Administration Clinton et le président lui-même ?

Pour bien appréhender et comprendre les réactions de l'Administration Clinton et de son chef, il convient de revenir sur les fondamentaux des courants idéologiques qui traversent la politique étrangère américaine.

Comme nous l'avons vu précédemment, Bill Clinton, démocrate était apparenté comme un « wilsonisme-pragmatique ». À son arrivée à la Maison Blanche, son expérience en matière de politique étrangère était « réduite à peau de chagrin »⁶⁸. La phrase rapportée de Woodrow Wilson en 1913 pourrait être faite sienne : « je ne suis pas venu ici [à la Maison Blanche] pour m'occuper de politique étrangère »⁶⁹.

Avec le président Carter, Bill Clinton fut, à cette époque, l'un des présidents les moins bien préparés aux défis mondiaux. Certains analystes de l'époque estimaient que les États-Unis avaient une vague idée de la géographie et de la complexités politique de l'Asie Centrale et du Caucase ; qu'il fallut l'implosion de l'URSS pour prendre acte cette région⁷⁰.

Dans les profils définis par Thomas Preston, Clinton est caractérisé comme un « délégrant-observant », quand G.H. Bush était un « administrateur-navigant »⁷¹. Faute de compétences et d'expérience solide en matière de politique étrangère, Clinton déléguait volontiers et prenait le temps d'étudier dans le détail un dossier, quitte à y revenir dessus et le reconsidérer⁷². A l'inverse, George H. Bush, expérimenté prenait directement les décisions et apportait une grande importance aux informations qui lui étaient fournies.

Il reste de l'Administration Clinton, une idée d'équipe procrastinant et tergiversant pour prendre des décisions⁷³. Bien qu'avec l'arrivée de Madeleine Albright, la politique étrangère américaine allait prendre une allure plus dynamique, il n'en demeure pas moins que les analogies aux différents conflits demeuraient dans l'esprit de tous : si Madeleine Albright, comme nous l'avons vu précédemment, n'hésitait à recourir au syndrome de Munich, Bill Clinton et ses chefs militaires craignaient plus que tout celui du Vietnam, voir de la Somalie, synonyme de borbier inextricable⁷⁴, au point qu'un néologisme fut créé : « vietmalie »⁷⁵.

⁶⁷ Ibidem, p137

⁶⁸ David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*, p727

⁶⁹ Ibidem, p727

⁷⁰ Hill, Fiona, et Mercedes Neal. 2001. Une stratégie incertaine : la politique des Etats-Unis dans le Caucase et en Asie centrale depuis 1991. *Politique étrangère* 66 (1): 95-108. <https://doi.org/10.3406/polit.2001.5047>

⁷¹ Struye de Swielande, T. 2003. *La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve, p

⁷² David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*, p664

⁷³ Dumbrell, John. 1997. *American foreign policy: Carter to Clinton*. American history in depth. Basingstoke, Hampshire: Macmillan Press, p190

⁷⁴ David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*, p786

⁷⁵ Ibidem

Prompt aux affaires économiques, les autres décisions étaient axées sur les droits humains, pierre angulaire de sa politique⁷⁶, bien que le messianisme ne soit pas une caractéristique majeure, de sorte que lorsque la démocratie rentrait en conflit avec les intérêts économiques, ses derniers prévalaient⁷⁷.

Durant les années 90, le président Clinton et son administration se sont accommodés de certaines alliances, en particulier lors de négociations avec les Talibans⁷⁸. Au point que certains analystes, à l'instar de John Esposito, voyaient dans le fondamentalisme islamique une voie possible vers une démocratie adaptée à un contexte différents de l'Occident⁷⁹. Quant à Zbigniew Brzezinski, il voyait dans les Talibans « *quelques excités islamiques* », et qu'il fallait regarder « *l'islam de manière rationnelle et non démagogique ou émotionnelle* »⁸⁰

À ces tergiversations s'ajoutait une bureaucratie complexe. Tocqueville voyait déjà une montée en puissance, certes du pouvoir exécutif, mais aussi de la bureaucratie, comme sur le modèle européen⁸¹.

Les premières réactions militaires américaines aux attaques de Ben Laden n'eurent lieu qu'en août 1998, après les destructions des ambassades américaines au Kenya et en Tanzanie. Clinton donna l'ordre de frapper à Khost, en Afghanistan, tout en prenant soin de préciser que le but de ces frappes était la destruction des bases d'Al Qaïda et non l'assassinat d'un individu précis, et cela au titre de la directive 12333 qui interdisait à un gouvernement d'assassiner quelqu'un⁸². Notons que cette précision fut d'autant plus nécessaire qu'à cette époque, Bill Clinton était engagé dans une procédure de destitution dans l'affaire Lewinski. Il ne fallait en rien faire imaginer à l'opinion publique une quelconque diversion.

À la fin de la décennie, une guerre d'usure était entamée entre Oussama Ben Laden et différents gouvernements. Dans une mise en scène dont ils ont le secret, les Talibans se sont proposés d'organiser le procès de l'individu en Afghanistan, réclamant aux États-Unis les preuves à charge. La conclusion fut une déclaration à la presse de leur chef le cheikh Omar Mollah : « *même si la moitié de l'Afghanistan devait être détruite, je ne donnerai pas Ben Laden. Nous ne pouvons revenir sur la tradition afghane et islamique (...) de donner protection à toute personne réfugiée (...) et Ben Laden n'est pas n'importe qui, il a combattu pour nous* »⁸³. Les Talibans ayant une notoriété culturelle dans la région, jusque dans la Cachemire voisin, l'idée d'une extradition fit « long feu » auprès des occidentaux⁸⁴.

Le 10 septembre 2001, lors d'une conférence en Australie, Bill Clinton se vantait qu'il « *aurait pu faire tuer Ben Laden* », mais il « *aurait dû détruire une petite ville appelée Khandahar (...) et tuer 300 femmes et enfants innocents* », et de conclure « *je n'aurai pas été*

⁷⁶ Ibidem

⁷⁷ Ibidem

⁷⁸ Mélandri, P. Vaïsse, J. 2001. *L'empire du milieu*. Editions Odile Jacob, p150

⁷⁹ Hassner, P. Vaïsse, J. 2003. *Washington et le monde*. Ceri, Autrement, p147

⁸⁰ Brzezinski, Z. « *Oui, la CIA est entrée en Afghanistan avant les russes...* », *Nouvel Observateur*, daté du 15-21 janvier 1998, p76

⁸¹ Hassner, P. 2002. *États-Unis : l'empire de la force ou la force de l'empire ?* Cahiers de Chaillot n°54, Institute for Security Studies, p13

⁸² Jacquard, R. 2001. *Au nom d'Oussama Ben Laden*. Ed. Jean Picollec, p92

⁸³ Ibidem, p290

⁸⁴ Ibidem, p291

meilleurs que lui. C'est pour cela que je ne l'ai pas fait »⁸⁵. Une dizaine d'heures après, le sort était jeté sur New-York et Washington, tuant près de 3000 innocents...

Au lendemain du 11 septembre 2001, George W. Bush, 43^e président des Etats-Unis déclarait une « *guerre contre le terrorisme* » à l'encontre de l'Afghanistan et des Talibans, et ce, en représailles contre les attentats de septembre.

D'une façon générale, ce fut une rupture dans son mandat, qui allait engager dix-huit ans de guerre, 775 000 soldats américains, 2 300 tués, des milliards de dollars pour une guerre de nouveau « ingagnable », comme semble être habitués les Américains depuis plusieurs décennies.

Au mois de décembre 2019, des documents obtenus par le Washington Post, les « *Afghanistan Papers* », comme il y eut dans une plus grande ampleur les « *Pentagon Papers* », faisait état des dysfonctionnements des administrations républicaines et démocrates masquant à l'opinion publique les réalités. Douglas Lute, général chargé du suivi du conflit à la Maison Blanche déclara « *on n'avait pas la moindre idée de ce qu'on était en train de faire, on était dépourvu de toute compréhension de l'Afghanistan* ».⁸⁶ Ce qui est pour le moins navrant. Sun Tzu ne déclarait-il pas « *connaissez l'ennemi et connaissez-vous vous même ; en cent batailles vous ne courez jamais aucun danger* »⁸⁷...

Jusqu'où peut aller la recherche de la démocratie et l'exceptionnalisme américain dans cette Destinée Manifeste, quand aujourd'hui certains membres du secrétariat d'Etat déclare : « *notre objectif de créer un gouvernement central fort était idiot car les Afghans n'ont pas une histoire avec un tel gouvernement* »⁸⁸.

Il y eut toute une série de perceptions idiosyncratiques menant à des erreurs de jugement et d'interprétation qui ont fait basculer les raisonnements d'un plan objectif vers un plan subjectif. Tous les dialogues et toutes les négociations éventuelles furent bloquées et sans issues, amenant une fois encore l'Amérique à échouer dans une énième tentative d'imposer ses valeurs. La leçon peut-elle être retenue pour l'avenir ?

⁸⁵ « *La veille du 11-Septembre, Bill Clinton affirmait qu'il "aurait pu tuer Ben Laden"* ». 2014. Franceinfo. 1 août 2014. https://www.francetvinfo.fr/monde/ameriques/la-veille-du-11-septembre-bill-clinton-affirmait-qu-il-aurait-pu-tuer-ben-laden_660955.html.

⁸⁶ Le Bars, Stéphanie. 2019. *Les « Afghanistan Papers » révèlent l'ampleur des dysfonctionnements de la guerre menée par les Etats-Unis*. *Le Monde.fr*, 9 décembre 2019. https://www.lemonde.fr/international/article/2019/12/09/qui-dira-que-cette-guerre-a-ete-menee-en-vain-les-afghanistan-papers-revelent-l-ampleur-des-dysfonctionnements-du-conflit-en-afghanistan_6022261_3210.html

⁸⁷ Sun, Zi, Francis Wang, et Samuel B Griffith. 2017. *L'art de la guerre*. Champs Classique, p 87

⁸⁸ Le Bars, Stéphanie. 2019. *Les « Afghanistan Papers » révèlent l'ampleur des dysfonctionnements de la guerre menée par les Etats-Unis*. *Le Monde.fr*, 9 décembre 2019. https://www.lemonde.fr/international/article/2019/12/09/qui-dira-que-cette-guerre-a-ete-menee-en-vain-les-afghanistan-papers-revelent-l-ampleur-des-dysfonctionnements-du-conflit-en-afghanistan_6022261_3210.html

Bibliographie

Monographies

- Bush, G. Scowcroft, B. 1999. *A world transformed*. Vintage eBooks, Kindle.
- David, Charles Philippe. 2015. *Au sein de la Maison-Blanche: de Truman à Obama : la formulation (imprévisible) de la politique étrangère des États-Unis*.
- David, Charles-Philippe. 2015. *La politique étrangère des États-Unis: fondements, acteurs, formulation*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Dumbrell, John. 1997. *American foreign policy: Carter to Clinton*. American history in depth. Basingstoke, Hampshire: Macmillan Press.
- Hassner, P. Vaïsse, J. 2003. *Washington et le monde*. Ceri, Autrement
- Jacquard, R. 2001. *Au nom d'Oussama Ben Laden*. Ed. Jean Picollec
- Kaspi, André, 1986. *Naissance et essor des États-Unis: 1607-1945*. Les Américains, André Kaspi ; 1. Paris: Ed. du Seuil.
- Kepel, G. 2018. *Sortir du chaos, les crises en Méditerranée et au Moyen-Orient*. Esprit du Monde, Gallimard
- Mélandri, P. Vaïsse, J. 2001. *L'empire du milieu*. Editions Odile Jacob.
- Lagane, Guillaume. 2017. *Les relations internationales en livres*.
- Moreau-Défarges, Ph., *Introduction à la géopolitique*, Paris, Seuil, 2005
- Nguyen, Éric. 2007. *De Yalta à Bagdad: les présidents américains et le monde*. Perspectives. Levallois-Perret: Studyrama.
- Zajec, Olivier. 2018. *Introduction à l'analyse géopolitique: histoire, outils, méthodes*.
- Sun, Zi, François Wang, et Samuel B Griffith. 2017. *L'art de la guerre*. Champs Classique

Articles scientifiques

- Hassner, P. 2002. *États-Unis : l'empire de la force ou la force de l'empire ?* Cahiers de Chaillot n°54, Institute for Security Studies.
- Heurteubize, F. 2007. *Exceptionnalisme et impérialisme dans le discours de politique étrangère américaine des années Clinton*. Revue LISA/LISA-e journal. Presses Universitaires Rennes, Vol. V-n°3
- Pertuzio, A. « *Afghanistan, un couloir stratégique* ». Académie de Géopolitique de Paris. <http://www.academiedegeopolitiquedeparis.com/afghanistan-un-couloir-strategique/>.

Struye de Swielande, T. 2003. "La politique étrangère américaine après la guerre froide et les défis asymétriques", Presses Universitaires de Louvain, Louvain-La Neuve.

Workings Papers

Hill, Fiona, et Mercedes Neal. 2001. « Une stratégie incertaine : la politique des Etats-Unis dans le Caucase et en Asie centrale depuis 1991 ». *Politique étrangère* 66 (1): 95-108.
<https://doi.org/10.3406/polit.2001.5047>.

Rosoux V-B. 2000. *Le rôle de la mémoire en politique étrangère*. Essai de théorisation, Louvain-La-Neuve : chaire Inbev-Bailler Latour.

Documents officiels

<http://www.un.org>

Articles de presse

Breteau, Pierre. 2019. *De la Lituanie au Kazakhstan, visualisez la dislocation progressive de l'Union soviétique*. Le Monde.fr, 22 août 2019. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/08/22/de-la-lituanie-au-kazakhstan-visualisez-la-dislocation-progressive-de-l-union-sovietique_5501717_4355770.html.

Fourmont, G. 2019. *Blessures de guerres, espoir de paix*. *Moyen-Orient*, n° 42 (juin): p 15 à 17.

Le Bars, Stéphanie. 2019. *Les « Afghanistan Papers » révèlent l'ampleur des dysfonctionnements de la guerre menée par les Etats-Unis*. Le Monde.fr, 9 décembre 2019. https://www.lemonde.fr/international/article/2019/12/09/qui-dira-que-cette-guerre-a-ete-menee-en-vain-les-afghanistan-papers-revelent-l-ampleur-des-dysfonctionnements-du-conflit-en-afghanistan_6022261_3210.html.

« La veille du 11-Septembre, Bill Clinton affirmait qu'il "aurait pu tuer Ben Laden" ». 2014. Franceinfo. 1 août 2014. https://www.francetvinfo.fr/monde/ameriques/la-veille-du-11-septembre-bill-clinton-affirmait-qu-il-aurait-pu-tuer-ben-laden_660955.html.

Brzezinski, Z. *Oui, la CIA est entrée en Afghanistan avant les russes...* . *Nouvel Observateur*, daté du 15-21 janvier 1998

Greiling, C. (2014). *Le nouveau grand jeu*. Repéré à <http://www.revueconflits.com/le-nouveau-grand-jeubonus/>

Site Internet

Lefeuvre, G. (2011). *Afghanistan : une géopolitique*. *Diploweb*, 11 avril 2011. Repéré à <http://www.diploweb.com/Afghanistan-une-geopolitique.html>